

commun, populaire. Vous ferez peu de différence entre l'un et l'autre discours, si ce n'est que celui de l'*Imitation*, dérivé de la bouche même du Christ, se ressent plus pleinement de cette dérivation divine. Il a les mouvements, les transports et les gémissements séraphiques du roi-prophète, s'accompagnant sur sa harpe. Il a surtout, et il a sans mesure, les tendresses de la loi nouvelle, de la loi de grâce, les embrasements du divin amour, et mille traits de ce Verbe fait chair qui est venu lui-même parler aux hommes. Entrez un peu dans le contexte de l'*Imitation*, et vous verrez, par ce qui est du psalmiste et par ce qui appartient à notre auteur, comme celui là donne en quelque sorte la note à celui-ci, et comment ce dernier la redit, l'étend, la vulgarise et la met à la portée des simples de ce monde. Nul n'a mieux connu que David notre misère et les racines de cette misère, les quelles plongent dans notre limon terrestre et s'en nourrissent. Nul non plus, avant le Christ, n'a mieux connu et marqué aux fils d'Adam le principe de réparation et de sainteté qu'ils portent en eux-mêmes, et qui contre pèse la vilenie de leur naissance charnelle. Ce principe et ce moyen, les deux ne font qu'un, c'est la prière, aussi naturelle à notre âme que la respiration l'est à notre corps ; si bien qu'excepté chez les brutes et les impies, "ce gémissement de la colombe" ne cesse en nous qu'avec le souffle de la vie. Etre, c'est prier, si de cela même que vous êtes il suit que vous êtes misérable et dans le besoin. C'est notre condition mortelle qui fait de nous des plaintifs et des supplicants. Qu'il lève la main en signe d'affirmation celui qui est dans une telle affluence de toutes choses qu'il n'a rien à demander à Dieu, rien pour ce corps, rien pour cette âme, compagnons inséparables dans la peine, la joie ou la coulpe ! Le psalmiste est le père de la prière, de même qu'il est l'exemplaire de la purification intérieure par le feu et les larmes de la pénitence. Et la prière elle-même qu'est-elle, sinon un acte propitiatoire ?

Elle se produit partout dans l'*Imitation* : ici, nette et précise dans les termes, et spécifiant son objet, ce qui exclut l'éblouissement mystique ; là, marquant au bon guérisseur la blessure du cœur encore saignante ou mal cicatrisée ; ailleurs, perçant d'un regard les voiles qui nous cachent la lumière incrémentée, et tirant de l'aile vers les cieux des cieux, afin de se reposer dans la maison du Père : *Ad volandum et pausandum in te.* — Et ce petit latin ne se donne pas plus de mal que vous voyez, pour nous dire ces sublimités. Nulle part il ne se travaille, ne se guinde et ne se rengorge, soit qu'il nous retienne sur la morale commune, soit qu'il nous enlève vers les sommets de la science sacrée et des contemplations éternelles. Il est tellement le latin des choses, et si peu un latin d'ornement, que là où vous craignez qu'il ne manque aux choses faute de termes propres et adéquats, comme parlent les philosophes, il se fait barbare, et il ne montre en aucune occasion plus de génie. Par exemple, sur le sujet de la nature de Dieu que l'esprit humain s'est fatigué à définir, ce latin *De imitatione Christi* dira *sufficientissimus et solatiosissimus*. Deux barbarismes d'un bon calibre ! Oui, mais quelle définition satisfaisante de l'Etre un et de ses deux attributs les plus essentiels et les plus excellents ! Il se suffit à soi-même, et il est infiniment bon. La naïve métaphysique, et si pleine de son objet ! Elle contente les petites gens, et elle ne mécontenterait pas les philosophes eux-mêmes. Et comme ce Dieu "de toute consolation" est contenu et se fait goûter dans ce *solatiosissimus* ! Nous rencontrerons, ailleurs un *nihil etatis*, — *in profundum nihil etatis mea*. Cela n'est-il pas bien trouvé pour dire tout notre néant ? Et ceci, touchant l'état des heureux, ou la claire vue, et ce qu'il nous est possible d'en préjuger dès ici-bas, dans cette maison de boue : " *De claritate in claritatem abyssalis Deitatis transformati*,

*gustant verbum Dei caro factum* [liv. IV, ch. vi]. Voilà qui est bien haut pour nous, et d'un tressendant à donner le vertige ! Oui, si votre raison prétend à s'envoler toute seule vers ce bienheureux empyrée, et s'y établir comme dans le lieu de ses raisonnements ; non, si elle veut bien que la foi la prenne sur ses ailes comme l'aigle fait ses petits, et la porte jusqu'au seuil de ces demeures lumineuses où l'on goûte le Verbe tout pur. Mais n'est-ce pas que ce latin a une précision théologique et doctrinale étonnante, et telle que l'illusion en est absente même à ce degré du pur intelligible, et qu'il est licite à notre logique ordinaire d'atteindre par voie de conséquence "à ces adorables idées" et d'en appréhender quelque chose dès ce monde ? *Apprehende vitam aeternam*.

Je ne me lasse pas de ce latin. Il me donne contentement sur tout ce qui est de spéculation et de pratique. Il dogmatise sans dogmatiser, et pour le cœur toujours et uniquement, comme dans le liv. IV, *De Sacramento, Du Sacrement des Sacrements*. Il me démontre la Présence réelle, sans y employer les formes et les *ergo* de l'école, mais en m'y attirant par la foi, par le sentiment de mon indigence naturelle, par l'infinie simplicité et tendresse de la parole opérante du Fils, le dirai-je ? par une beauté presque visible et saisissable de l'objet du sacrement : " *Habeo enim te in Sacramento vere præsentem*" (ch. xi). Tant de foi m'épouvanter pour l'homme, si c'est folie que cette foi. Mais comme "ceci" m'est un réconfortant et un "viatique" en cette vie et pour m'acheminer vers l'autre, et que je ne m'en trouve pas moins sain d'esprit avec un goût plus vif pour mes devoirs et pour les choses honnêtes, je dis que la foi, poussée jusqu'à cet acte incompréhensible, n'est point folie. Et je m'en vais de table, dressée pour les ignorants et les doctes, ayant tout mon entendement à moi, et le cœur abîmé dans les bontés de Dieu.

Bossuet a écrit sur "la Présence réelle dans l'Eucharistie" vingt chapitres [*Méditations sur l'Evangile*] de controverse haute, serrée, et j'ajoute victorieuse, ou bien la vérité n'est pas la vérité. Il y met à néant la grossièreté et l'orgueil des Capharnaïtes. Cela s'adresse aux esprits contredisants et durs ; et s'il en est parmi eux qui, ayant lu et relu ces chapitres, tiennent encore pour leur propre sens contre le littéral de l'Institution défendu par Bossuet, ils ne sont pas peu opiniâtres. Eh bien, le dernier coup de la persuasion ne me vient pas de Bossuet. J'abats ma raison sous la parole du plus grand des docteurs de l'Eglise. Mais mon cœur se rend tout entier au discours tendre et brûlant de ce pèlerin d'Emmaüs qui se souvient de la vive voix du Christ, et qui a reconnu le Seigneur à la fraction du pain.

#### Coup d'œil général sur le Canada.

ÉGÉOGRAPHIE, STATISTIQUE, POLITIQUE, FINANCES, BANQUES,  
PRODUCTION, COMMERCE.

(suite)

V

..... Nous voudrions pouvoir ajouter à ce travail une exposition détaillée des produits naturels du Canada, et parler des industries diverses, des commerces nombreux et des moyens de transports multiples auxquels ils ont donné naissance, soit pour les rendre vendables, soit pour leur trouver des marchés au dehors. Nous sommes toutefois forcés, faute d'espace, de borner ce que nous avions à dire là-dessus à quelques indications générales à y revenir une autre fois.

Les produits naturels du Canada sont : le bois, le pétrole, le fromage, la potasse, le poisson, les viandes salées et fumées, le charbon de terre, le fer, le cuivre et l'or.